

Lettre de Raymond MASON à Michel CHARPENTIER

Le Roucas, Ménerbes, Vaucluse

Mon cher Michel

Mardi 11 juillet 1961,

Nous pensons beaucoup à notre Michel-Ange d'Auvers – ce diable qui travaille comme un ange. Non pas que je te plains, au contraire je t'envie. Travailler pendant ces deux mois où tout autre Français, artiste de talent comme mécano de chez Renault sillonnent les routes (lisant les panneaux d'indication comme un roman policier) on regarde l'œil morfondu sa famille faire trempette dans une mer coûteuse – travailler au moment où tous les autres « s'amuse », c'est gagner deux mois sur la vie. J'ose le dire car demain je me remets au travail aussi. Pour appuyer ce que je te dis sur la valeur de ton effort actuel, je dois raconter que j'ai eu le spectacle d'un autre sculpteur avant-hier – lui, à l'opposé de toi, en pleine roue libre. J'ai rencontré un Américain, peintre, argenté et snobinard, qui habite tout un pâté de maisons à Lacoste, à quatre kms d'ici. Il me parle de la sculpture que Copley m'a achetée et, à moi d'ajouter que César m'a présenté à un fondeur miracle qui finalement fait le malheur de nous tous. « César, crie-t-il, mais il est chez moi ! ». Et chez l'Américain, je trouve le César en train de poser pour Irving Penn, le photographe américain. Il était étendu sur un hamac rose, roulant sur le dos ou la poitrine comme un joyeux éléphant de mer, suivant les demandes du photographe. On causait ainsi, moi, m'adressant parfois à ses fesses et ses petits pieds, parfois à ses yeux ronds et énigmatiques, sérieux et moqueurs à la fois. Il venait de chez Douglas Cooper près d'Aix et se dirigeait vers Venise où il descendait avec sa femme au Grand Hôtel comme invités d'un riche amateur vénitien pour un congrès sur l'Animation dans l'Art. Là, notre sculpteur était animé par un énorme ballon de pastis qu'on pressait dans sa main. Je regardais fasciné l'ami César, habillé avec goût dans une chemise rayée chocolat et gris de chez Dior, horizontal sur le rose passé de la toile, tenant à la main ce gigantesque verre de jaune laiteux – tout cela contre le décor de vieilles pierres provençales retapées par le gros fric américain, un pan de ciel bleu turquoise (grassement payé aussi sans doute) au-dessus de cette tête si improbable avec ses moustaches rappelant le petit artisan de 1880, autrement fier et pauvre. Et malgré ma sympathie pour le bonhomme en train de me raconter les détails de la journée et celle d'hier, je me disais rêveusement « non, la sculpture, elle ne peut être ceci ». J'ai pensé à toi sous un ciel quelconque, la famille et les copains au loin, face à face avec tes sacs de ciment et les idées qui veulent ou qui ne veulent pas sortir de ta tête. Personne pour te photographier sous toutes les coutures, personne pour te remplir le verre. Là, dans ce décor neutre et solitaire, j'ai reconnu la sculpture. Tu sens bien, j'espère, que nous t'encourageons dans ta recherche de la femme, de la sculpture et de toi-même, non pas parce que tout cela nous fera une bonne exposition etc... Nous voulons que ça marche naturellement pour te payer tes efforts et les nôtres à venir. Mais, cher Michel, tu touches au grand art et si je pouvais te pousser au-delà de la célébrité du hamac rose avant même de la connaître je le ferais aussitôt sans penser ni au toi actuel ni à la galerie. Si tu arrives à dérouler au cours de ta vie ta mission intérieure, ton culte du sensuel, ton besoin du caressable, tu feras une sculpture à adorer et tu parleras pour tous les hommes. On te sert fort la main et celle de Charles s'il est à côté de toi. Et bien des choses à Vonick.

Raymond et Janine